

# L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

*Revue publiée avec l'appui de la Fondation Universitaire  
Tijdschrift uitgegeven met de steun van de Universitaire Stichting*

*Revue publiée avec l'aide financière du  
Fonds de la Recherche scientifique - FNRS*

## **Les mules du Parthénon et la liberté en démocratie. Note sur la *République* de Platon VIII, 563c7-d1**

Dans un célèbre passage de la *République*, Platon décrit de quelle manière les principes de liberté et d'égalité, en démocratie, débordent la sphère politique et s'insinuent dans toutes les relations sociales. Ils effacent toutes distinctions entre maîtres et élèves, entre jeunes et vieillards, entre métèques et citoyens, entre hommes libres et esclaves, entre hommes et femmes, jusqu'à finalement abolir même toute différence entre animaux et êtres humains. Et pour illustrer « à quel point sont plus libres celles des bêtes qui sont soumises à l'homme dans une telle cité [*i.e.* démocratique] que dans une autre »<sup>1</sup>, Socrate conclut (563c7-d1) :

des chevaux et des ânes, accoutumés à marcher librement et pompeusement, bousculent tous ceux qui sont sur leur chemin, si ces derniers ne leur cèdent point le pas, et il en est de même en toute autre chose : tout est empli de liberté.

καὶ ἵπποι καὶ ὄνοι, πάνυ ἐλευθέρως καὶ σεμνῶς εἰθισμένοι πορεύεσθαι, κατὰ τὰς ὁδοὺς ἐμβάλλοντες τῷ ἀεὶ ἀπαντῶντι, ἐὰν μὴ ἐξίστηται, καὶ τᾶλλα πάντα οὕτω μεστὰ ἐλευθερίας γίγνεται.

Cette tirade contre la licence démocratique peut être lue comme la plus éclatante manifestation du mépris et de l'aversion profonde que Platon vouait au régime démocratique. Elle peut également, en raison même de son caractère excessif, être perçue comme un artifice comique<sup>2</sup> : en démocratie, même les animaux se croient tout permis ! La moquerie trouve d'ailleurs l'approbation enthousiaste de l'interlocuteur

---

<sup>1</sup> PLATON, *République* 563c3-4 ; déjà 562e3-5 : καὶ καταδύεσθαι γε, ἣν δ' ἐγώ, ὃ φίλε, εἴς τε τὰς ἰδίας οἰκίας καὶ τελευτᾶν μέχρι τῶν θηρίων τὴν ἀναρχίαν ἐμφομένην. cf. *Lois* 942d1-2. Je traduis les textes.

<sup>2</sup> B. JOWETT et L. CAMPBELL, *Plato's Republic: The Greek Text*, 3 vols., Oxford, 1894, vol. III, p. 398 : « the most extravagant and comical ideas often occur in the works of Plato ». On retrouve ce jugement chez la plupart des éditeurs ou commentateurs, à l'exception peut-être de B. BOSANQUET, *A companion to Plato's Republic*, New York, 1895, qui semble le lire au premier degré (*infra* n. 5), de J. GREGORY, « Cicero and Plato on Democracy: a Translation and its Source », *Latomus* 50 (1991), 639-644, qui perçoit dans ce passage une « *reductio ad absurdum* » (p. 641), et surtout d'A.W. SAXONHOUSE, « Democracy, Equality, and Eidê: A Radical View from Book 8 of Plato's Republic », *The American Political Science Review* 92 (1998), p. 273-283, lequel note à juste titre (n. 15, p. 279) : « we need to read these passages as more than comical. They are integral to Plato's presentation of the fundamental assumptions about democratic principles », mais sans véritablement en analyser l'origine.

de Socrate : « Tu me racontes mon propre rêve, dit-il, car je ne vais presque jamais à la campagne sans que cela ne m'arrive »<sup>3</sup>.

Mais on peut aussi y discerner deux possibles allusions, peu explorées à ce jour.

### 1. Marcher dans Athènes

Tout d'abord, l'idée qu'à Athènes « on se fait bousculer » semble commune dans les textes de la fin du v<sup>e</sup> / début iv<sup>e</sup>. On la trouve déjà chez Euripide (*Ion* 633-637) dans la tirade d'Ion qui refuse de rentrer à Athènes :

Écoute, ô père, les biens dont je jouis ici : d'abord, le loisir, si cher aux hommes, et une populace mesurée<sup>4</sup> ; nul misérable ne me pousse hors de sa route ; ce n'est pas tolérable, de plier et céder le pas aux pervers.

ἄ δ' ἐνθάδ' εἶχον ἀγάθ' ἄκουσόν μου, πάτερ· τὴν φιλάτην μὲν πρῶτον ἀνθρώποις σχολὴν ὄχλον τε μέτριον, οὐδέ μ' ἐξέπληξ' ὁδοῦ πονηρὸς οὐδεὶς· καίνο δ' οὐκ ἀνασχετόν, εἶκειν ὁδοῦ χαλῶντα τοῖς κακίοσιν.

Plus qu'un problème trivial de circulation au cœur des grandes villes<sup>5</sup>, cette thématique fut, surtout, semble-t-il, un lieu commun de la critique aristocratique des

<sup>3</sup> L'image de la liberté excessive des animaux ne semble cependant pas avoir eu grand succès dans l'Antiquité. On trouve une réminiscence presque explicite de Platon (qui est d'ailleurs cité dans les paragraphes précédents) chez l'empereur JULIEN à propos d'Antioche – qui évoque donc les chameaux plutôt que les chevaux (*Misopogon* 355b-c) : οὐδ' ἀπέβλεψας ὄση καὶ μέγρι τῶν ὄνων ἐστὶν ἐλευθερία παρ' αὐτοῖς καὶ τῶν καμήλων; ἄγουσί τοι καὶ ταύτας οἱ μισθωτοὶ διὰ τῶν στοῶν ὡσπερ τὰς νύμφας· οἱ γὰρ ὑπαίθριοι στενωποὶ καὶ αἱ πλατεῖαι τῶν ὁδῶν οὐκ ἐπὶ τούτῳ δῆπου πεποιήνται, τῷ χρῆσθαι αὐταῖς τοὺς κανθηλίους, ἀλλ' ἐκείναι μὲν αὐτὸ δὴ τοῦτο κόσμου τινὸς ἕνεκα πρόκεινται καὶ πολυτελείας, χρῆσθαι δὲ ὑπ' ἐλευθερίας οἱ ὄνοι βούλονται ταῖς στοαῖς, εἴργει δ' αὐτοὺς οὐδεὶς οὐδενός, ἵνα μὴ τὴν ἐλευθερίαν ἀφέλῃται· οὕτως ἡ πόλις ἐστὶν ἐλευθέρω.

<sup>4</sup> Les traductions habituelles donnent « embarras » ou « trouble » pour ὄχλον. Le contexte m'incite au contraire à le rendre par « foule », « multitude ». Euripide joue d'ailleurs sans doute sur l'amphibologie du terme.

<sup>5</sup> C'est ainsi que la plupart des éditeurs ou commentateurs lisent le texte de Platon depuis, au moins, B. BOSANQUET *o.c.* (n. 2), p. 336 « the regulation of traffic is in some degree a real test of social order », approuvé, avec plus d'humour, par J. ADAM, *The Republic of Plato*, New York, 2009 [1902], vol. II, p. 248 : Platon « brings vividly before us the anarchical condition of the Athenian streets » ; J. M. PABON et M. F. GALLIANO, *Platon. La Republica*, Madrid, 1969, n. 2 : « Platón refleja en este pasaje un aspecto de la vida pública ateniense. Los dificultades del tránsito por las grandes ciudades han sido también frecuente objeto de sátira en las literaturas modernas » ; P. SHOREY, *Plato vol. 6: The Republic*, Cambridge Ma., 1969, p. 309, mentionne en note le texte d'Euripide avec une intention similaire. L. ROBIN, *Platon. Œuvres Complètes*, Paris, 1993 [1950], n. 2 p. 1433, le perçoit plutôt dans la réponse d'Adimante : « Adimante rêve souvent de cet accident, trop habituel quand on veut sortir de la ville » ; cf. aussi M. VEGETTI (éd.), *La Repubblica. Traduzione e commento*, Naples, 2005, vol. VI, n. 140 p. 71. L'explication est certes plausible, mais on ne voit pas bien cependant en quoi ces problèmes de circulation seraient caractéristiques de la *démocratie*, bien que certaines cités oligarchiques, et tout particulièrement Sparte, fussent organisées en petits villages,

mœurs athéniennes de la fin du v<sup>e</sup> siècle. On le perçoit déjà chez Euripide : le problème n'est pas tant de se faire bousculer, que de l'être par un « inférieur »<sup>6</sup>. On le voit explicitement dans le pamphlet oligarchique du Pseudo-Xénophon (*Constitution des Athéniens* I, 10) qui s'étonne de la liberté accordée aux métèques et aux esclaves à Athènes :

Pour ce qui est des esclaves et des métèques, ils ont à Athènes la plus grande licence, il n'y est pas même permis de les frapper, et l'esclave ne s'écarte pas devant toi...

τῶν δούλων δ' αὖ καὶ τῶν μετοίκων πλείστη ἐστὶν Ἀθήνησιν ἀκολασία, καὶ οὔτε πατάξαι ἕξεσθιν αὐτόθι οὔτε ὑπεκστήσεται σοι ὁ δούλος.

ou encore, dans l'éloge ironique que Charmide fait de son état de nouveau pauvre, lui qui fut ruiné par la démocratie athénienne et la stratégie d'abandon des terres décrétée par Périclès au début de la guerre du Péloponnèse (Xénophon, *Banquet* IV, 31) :

Les riches, maintenant, obséquieusement se lèvent de leurs sièges devant moi et s'écartent de ma route. Et maintenant je suis semblable à un tyran, lors que naguère j'étais visiblement esclave.

ὑπανίστανται δέ μοι ἤδη καὶ θάκων καὶ ὀδῶν ἐξίστανται οἱ πλούσιοι. καὶ εἰμι νῦν μὲν τυράννῳ εἰκώς, τότε δὲ σαφῶς δούλος ἦν.

Chez Aristophane, déjà, le chœur de *Lysistrata* (v. 327-331) chante les bousculades à la fontaine et souligne l'omniprésence importune des femmes de basse condition dans l'espace public :

Je viens de remplir ma cruche ce matin et, de la fontaine, j'apporte l'eau, non sans mal, dans la foule, le bruit et le tapage, bousculée que je suis par les esclaves et les moins-que-rien.

νῦν δὴ γὰρ ἐμπλησαμένη τὴν ὑδρίαν κνεφαία μόλις ἀπὸ κρήνης ὑπ' ὄχλου καὶ θορύβου καὶ πατάγου χυτρείου, δούλαισιν ὠστιζομένη στιγματῆταις

À la suite de ces textes d'inspiration aristocratique, Platon userait alors de la métaphore animale du cheval et de l'âne pour désigner les classes populaires : celles-ci manqueraient de respect aux hommes de bonne naissance en ne leur cédant pas le pas.

Il est pourtant difficile de ne voir dans le texte de la *République* qu'une simple métaphore. Tout d'abord, du fait que Platon y mentionne également les « chevaux ». Un autre disciple de Socrate, Antisthène, se moquait précisément de la démocratie en distinguant les différents équidés : « pourquoi n'élisent-ils pas les ânes au rang des

dépourvues de centre urbain (THUCYDIDE I, 70), et évitaient ainsi les désagréments d'une trop étroite cohabitation.

<sup>6</sup> De même, le comportement du jeune Alcibiade face à un conducteur de charrettes, rapporté par PLUTARQUE (*Alcibiade* II, 4), reflète-t-il plus la distinction sociale du jeune aristocrate que les embarras de circulation à Athènes.

chevaux, puisqu'ils élisent général ceux qui n'y connaissent rien »<sup>7</sup>. L'apophtegme d'Antisthène est tout à fait clair : si l'âne est un animal pitoyable, le cheval est un être noble, voire admirable ; d'où l'absurdité du régime populaire. La figure du cheval n'est certes pas toujours positive et le même Antisthène comparait du reste Platon, pour lequel il n'avait aucune sympathie, à « un cheval orgueilleux »<sup>8</sup>. Mais, dans tous les cas, symbole de fierté, d'orgueil, ou de noblesse, le cheval ne peut servir à désigner les classes populaires ou les esclaves. En toute rigueur, Platon aurait dû, comme Antisthène, parler d'ânes se prenant pour des chevaux pour caractériser la destruction des hiérarchies « naturelles » par la licence démocratique.

Ensuite et surtout, le texte même de la *République* incite à prendre Platon « au mot ». La progression du dialogue est explicite et il n'y a aucune raison de ne pas la suivre : les enfants s'opposent aux parents, les métèques aux citoyens, les esclaves aux hommes libres, les femmes aux hommes, et, enfin, les animaux aux humains. Aucune hiérarchisation ne s'opère entre ânes et chevaux : les uns comme les autres prennent le pas sur le genre humain. Telle est la conséquence inique d'un régime inepte qui met à son principe la liberté et l'égalité : plus qu'un motif littéraire, c'est presque le renversement de l'ordre ontologique naturel, qui veut que l'homme prime sur l'animal, que dénonce ici le philosophe.

## 2. De la liberté des bêtes à Athènes

S'agit-il alors simplement d'une raillerie provocatrice et gratuite de Platon ? Mais quel en serait le but ? Une telle exagération, au moins pour le lecteur moderne, mais sans doute également pour les contemporains du philosophe – « Gorgias disait qu'il fallait détruire le sérieux des adversaires par le rire, et le rire par le sérieux, et il avait raison » affirme Aristote<sup>9</sup> – est du point de vue rhétorique inefficace, si ce n'est contre-productive. Platon saborde son propre argument : ces quelques mots qui concluent la tirade de Socrate contre la licence démocratique invalident presque, par leur caractère excessif, le sérieux des développements précédents – et on ne saurait douter que Platon s'afflige sincèrement de l'excès de liberté dans la cité démocratique. Or, Plutarque nous apprend que (*Caton*, V, 3) :

Alors que le peuple des Athéniens bâtissait l'Hécatompédon, ils laissèrent libres et sans restriction de paître les mules qu'ils avaient observées être les plus endurantes au labour. Une d'elles, dit-on, revint aux travaux d'elle-même et se mit aux côtés des bêtes de somme qui menaient les chariots à l'Acropole ;

<sup>7</sup> DIOGÈNE LAËRCE VI, 8 = SSR VA 72 : συνεβούλευεν Ἀθηναίους τοὺς ὄνους ἵππους ψηφίσασθαι ἄλογον δὲ ἡγουμένων, «ἀλλὰ μὴν καὶ στρατηγοί,» φησί, «φαινόνται παρ' ὁμῶν μηδὲν μαθόντες, μόνον δὲ χειροτονηθέντες».

<sup>8</sup> DIOGÈNE LAËRCE VI, 7 = SSR VA 27. Sur l'usage des métaphores animales dans l'œuvre d'Antisthène : A. BRACCACCI, « Le modèle animal chez Antisthène », dans J.-L. LABARRIÈRE, B. CASSIN (éds) et G. ROMÉYER-DHERBEY (dir.), *L'animal dans l'Antiquité*, Paris, 1997, p. 207-226.

<sup>9</sup> 82B12 DIELS-KRANZ = 32D18 LAKS-MOST = ARISTOTE, *Rhétorique* III, 18, 1419b3-5.

elle se mit même à leur tête comme pour les encourager et les exhorter. Ils votèrent par décret qu'elle serait nourrie à frais publics jusqu'à sa mort.

Ὁ δὲ τῶν Ἀθηναίων δῆμος οἰκοδομῶν τὸν Ἑκατόμπεδον, ὅσας κατενόησεν ἡμίονους μάλιστα τοῖς πόνοις ἐγκαρτερούσας, ἀπέλυσεν ἐλευθέρως νέμεσθαι καὶ ἀφέτους, ὧν μίαν φασὶ καταβαίνουσιν ἀφ' ἑαυτῆς πρὸς τὰ ἔργα τοῖς ἀνάγουσι τὰς ἀμάξας ὑποζυγίοις εἰς ἀκρόπολιν συμπαρατρέχειν καὶ προηγεῖσθαι καθάπερ ἐγκελευομένην καὶ συνεζορμῶσαν, ἣν καὶ τρέφεσθαι δημοσίᾳ μέχρι τελευτῆς ἐψηφίσαντο.

L'Hécatompédon désigne parfois l'ancien temple de l'Acropole, mais il semble que Plutarque renvoie ici simplement au Parthénon. Il relate d'ailleurs la même histoire dans un autre traité :

ἀπομιμησάμενοι τὸ πρὸς τὸν ἡμίονον φιλανθρωπέυμα τῶν παλαιῶν Ἀθηναίων. Τὸν γὰρ ἑκατόμπεδον νεῶν Περικλέους ἐν ἀκροπόλει κατασκευάζοντος, ὡς εἰκός, λίθοι προσήγοντο πολλοῖς ζεύγεσι καθ' ἡμέραν· τῶν οὖν συνειργασμένων μὲν προθύμως ἤδη δὲ διὰ γῆρας ἀφειμένων ὀρέων εἷς κατερχόμενος εἰς Κεραμεικὸν καὶ τοῖς ἀνάγουσι ζεύγεσι τοὺς λίθους ὑπαντῶν αἰεὶ συνανέστρεφε καὶ συμπαρατρέοχαζεν, οἷον ἐγκελευόμενος καὶ παρορμῶν· διὸ θαυμάσας αὐτοῦ τὴν φιλοτιμίαν ὁ δῆμος ἐκέλευσε δημοσίᾳ τρέφεσθαι, καθάπερ ἀθλητῆ σίτησιν ὑπὸ γῆρας ἀπειρηκῶτι ψηφισάμενος.<sup>10</sup>

Le même récit, avec quelques variations, est conté chez Pline :

*mulum LXXX annis vixisse Atheniensium monimentis apparet; gavisum namque, cum templum in arce facerent, quod derelictus senecta scandentia iumenta comitatu nisuque exhortaretur, decretum fecere ne frumentarii negotiatores ab incerniculis eum arcerent.*<sup>11</sup>

ainsi que chez Élien :

ἡμίονος γέρων Ἀθήνησιν ὑπὸ γε τοῦ δεσπότη τοῦ ἰδίου τῶν ἔργων ἀπολυθείς, ὡς Ἀριστοτέλης λέγει, τοῦ μὲν φιλοπόνου καὶ ἐθελουργοῦ καθ' ἡλικίαν ἑαυτὸν οὐκ ἀφήκεν. ἡνίκα γοῦν Ἀθηναῖοι κατεσκευάζον τὸν

<sup>10</sup> PLUTARQUE, *De sollertia animalium* 970a-b : « ... ils imitaient en cela l'humanité des anciens Athéniens envers un mulet. Quand Périclès faisait bâtir l'Hécatompédon sur l'Acropole, naturellement, des pierres étaient montées chaque jour par de nombreuses bêtes de somme. Or, des mules qui avaient autrefois bien travaillé, mais à qui, en raison de leur vieillesse, on avait donné congé, l'une d'elle revenait chaque jour au Céramique voir les bêtes qui portaient les pierres, elle allait et venait et se mettait à leur côté comme pour les encourager et les inciter. Émerveillé par son obstination, le peuple ordonna qu'elle fût nourrie à frais publics, proclamant par décret qu'elle fût traitée comme un athlète à son grand âge ».

<sup>11</sup> PLINE, *Histoire Naturelle* VIII, 69, 5 « Il apparaît dans les écrits des Athéniens qu'un mulet a vécu quatre-vingts ans ; pendant qu'ils bâtissaient le temple dans la citadelle, se réjouissant de le voir, bien que laissé de côté à cause de sa vieillesse, encourager de sa compagnie et de ses efforts les bêtes de somme qui montaient, ils rendirent un décret pour que les marchands de grains ne l'écartassent pas des étals ».

Παρθενῶνα, οὔτε ἐπισύρων οὔτε ἀχθοφορῶν ὅμως τοῖς νέοις ὄρεῦσι προφοροῦμένοις τὴν ὁδὸν ἄκλιτος καὶ ἐκῶν οἶονεὶ παράσειρος ἦει, δορυφορῶν ὡς ἂν εἴποις καὶ παρορμῶν τὸ ἔργον τῇ βαδίσει τῇ κοινῇ δίκην τεχνίτου παλαιοῦ τοῦ μὲν αὐτουργεῖν ὑπὸ τοῦ γήρωσ ἀπολυθέντος, ἐμπειρία δὲ καὶ διδασκαλία ὑποθήγοντός τε ἅμα τοὺς νέους καὶ ἐπαίροντος. ταῦτα οὖν μαθόντες ὁ δῆμος τῷ κήρῳ ἀνειπεῖν προσέταξαν, εἴτε ἀφίκοιτο ἐς τὰ ἄλφιστα, εἴτε ἐς τὰς κριθὰς παραβάλοι, μὴ ἀνειργεῖν, ἀλλ' ἔαν σιτεῖσθαι ἐς κόρον, καὶ τὸν δῆμον ἐκτίνειν ἐν Πρυτανείῳ τὸ ἀργύριον, τρόπον τινα ἀθλητῆ σιτήσεως δοθείσης ἤδη γέροντι.<sup>12</sup>

Ce dernier mentionne explicitement sa source : Aristote. Le récit, qui se trouve dans l'*Histoire des Animaux* (VI, 24, 577b29-578a2), constitue sans doute la source principale de la légende des mules du Parthénon :

La mule vit de longues années. On en connaît qui atteignent l'âge de quatre-vingts ans ; comme à Athènes quand on construisait le temple ; celle-ci avait été laissée libre en raison de son âge, mais elle continuait de tirer des charges et allait côte à côte des bêtes de somme, et les exhortait à l'ouvrage. Un décret prescrivit aux marchands de grains de ne pas la chasser quand elle viendrait manger à leurs étals.

Ζῆ δ' ἡμίονος ἔτη πολλά · ἤδη γάρ τις βεβίωκεν ἔτη καὶ ὀγδοήκοντα, οἶον Ἀθήνησιν ὅτε τὸν νεῶν ὠκοδόμουν · δε καὶ ἀφειμένος ἤδη διὰ τὸ γήρας συναμπρεύων καὶ παραπορευόμενος παρῶζυνε τὰ ζεύγη πρὸς τὸ ἔργον, ὥστ' ἐψηφίσαντο μὴ ἀπελαύνειν αὐτὸν τοὺς σιτοπῶλας ἀπὸ τῶν τηλιῶν.

L'histoire, véridique ou non, se déroulerait donc sous Périclès, vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle – Plutarque et Élien ont sans doute raison de comprendre ainsi le texte d'Aristote (en comprenant le Parthénon par '*le temple*')<sup>13</sup> –, c'est-à-dire précisément

<sup>12</sup> ÉLIEN, *De Natura Animalium* VI, 49 : « À Athènes, une vieille mule libérée des travaux par son maître, comme le dit Aristote, ne renonça pas malgré son âge à son amour du labeur et à son enthousiasme au travail. Ainsi, quand les Athéniens bâtissaient le Parthénon, bien qu'elle ne tirait ni ne portait de charges, elle marchait néanmoins d'un pas commun, sans restriction et de sa propre volonté aux côtés des jeunes mules qui allaient et venaient, comme si elle était harnachée à leur côté, montant la garde pour ainsi dire, et les exhortant au travail comme un vieil artisan libéré par l'âge du travail manuel, mais dont l'expérience et le savoir sont un encouragement et une incitation pour les jeunes. L'ayant appris, le peuple commanda au héraut de proclamer que si elle venait à la recherche d'orge ou s'approchait en quête de grains, elle ne soit pas empêchée, mais autorisée à manger de son content, et que le peuple en paierait le prix au Prytanée, comme dans le cas d'un athlète qui est nourri dans son grand âge ».

<sup>13</sup> Au début de son traité de médecine vétérinaire, HIÉROCLÈS, pour illustrer l'âge exceptionnel de certains équidés, attribue à Tarantinus la même histoire, « quand les Athéniens construisaient le temple de Zeus près de l'Ennéacrounos » (τὸν τοῦ Διὸς νεῶν κατασκευάζοντασ Ἀθηναίους Ἐννεακρούνου πλησίον). La confusion de localisation et de chronologie est relevée par W. JUDEICH, *Topographie von Athen*, Munich, 1905, p. 183 ; cf. J.E. HARRISON, *Primitive Athens as described by Thucydides*, Cambridge, 1906, p. 154-156 ; sur Hiéroclès : A. MCCABE, *A Byzantine Encyclopaedia of Horse Medicine*, Oxford, 2007,

sous cette démocratie que Platon critique dans ses premiers dialogues. La véracité du récit peut certes être mise en doute. Si Plutarque était notre seule source, il n'y aurait d'ailleurs aucune difficulté à la reléguer parmi ces légendes que les Anciens aimaient raconter sur les relations entre les humains et les animaux. Le témoignage d'Aristote, au IV<sup>e</sup> siècle, lui confère plus de crédibilité même s'il n'est pas, à lui seul, gage de véracité.

Deux arguments plaident cependant en faveur de l'historicité du récit aristotélicien. Tout d'abord, Aristote s'intéresse en premier lieu à la longévité de l'animal, dans un contexte biologique, et l'anecdote lui fournit un exemple *connu et reconnu* de mule ayant vécu jusqu'à un âge exceptionnel. Ensuite et surtout, le Stagirite donne déjà un caractère officiel et légal au récit en mentionnant un « décret », obligeant les citoyens vis-à-vis de l'animal, et non la bonté extraordinaire des Athéniens vis-à-vis des animaux.

Élien, et surtout Pline<sup>14</sup>, rapportent assez précisément le texte d'Aristote, mais la version de Plutarque, du moins dans sa *Vie de Caton*, semble différente : le peuple y libère la totalité des mules (et non un particulier, une seule de ses bêtes) et en récompense ensuite une seule pour sa fidélité et son ardeur au travail hors du commun. Les détails divers ajoutés par Plutarque (le nom du temple et la datation, par exemple), alors même qu'il tend généralement à opérer une sélection des textes qu'on trouve chez Pline ou Élien, semblent pointer vers une autre source que le Stagirite<sup>15</sup> – lequel n'aurait mentionné que les détails utiles à son propos immédiat. Mais il est également possible que Plutarque enrichisse le récit pour les seuls besoins de sa démonstration. Le détail de l'histoire originelle est impossible à connaître ; son historicité est plausible, mais loin d'être certaine.

Pour la compréhension du texte de la *République*, cependant, peu importe que le fait soit avéré ou non : ce récit amusant est connu au milieu du IV<sup>e</sup> siècle à Athènes et, puisqu'il est rapporté par Aristote, dans les milieux de l'Académie. Cette information suffit pour poser l'hypothèse que la diatribe finale de Platon contre la démocratie dans la *République* n'est pas seulement une exagération comique de l'auteur, mais une allusion à ce fait, ou récit selon le degré d'authenticité qu'on lui reconnaîtra, comme il y en a tant ailleurs dans les dialogues de Platon et que ses auditeurs et lecteurs ne pouvaient manquer de reconnaître.

On pourrait opposer à cette hypothèse que l'âne (*ὄνος*) et le cheval (*ἵππος*) de la *République* ne sont pas le mulet, ils n'en sont que ses géniteurs. Les sources sur le mulet du Parthénon utilisent les deux termes grecs *ἡμίονος* (demi-âne) ou *ὄρεύς*, pour le mulet (né de la jument et de l'âne) ; ils ne le confondent pas avec *γίννος*, le bardeau (né de l'ânesse et du cheval), qui était moins fort et moins prisé pour les travaux, et moins encore avec l'âne ou le cheval. Ces détails zoologiques n'appartiennent certes pas aux sujets de prédilection de Platon, qui n'use d'ailleurs qu'une fois du terme *ἡμίονος* (*Apologie* 27e) lors d'une amusante démonstration sur la foi de Socrate : puisqu'il croit

p. 208-244. C'est sans doute Tarantinus qui se trompe en voulant identifier « le temple » d'Aristote.

<sup>14</sup> Le texte de Pline est une traduction, parfois quasi littérale (*ab incerniculis / ἀπὸ τῶν τηλιῶν*, le présentoir de l'échoppe), d'Aristote.

<sup>15</sup> Qui fut sans aucun doute une de ses sources pour cet ouvrage : 965d.

au *daimon*, il doit croire dans les dieux, sans quoi il serait comme celui qui croit à la mule, sans croire au cheval et à l'âne ! Platon tait même le nom de l'animal quand il s'intéresse à « la progéniture de l'âne et du cheval » dans le *Politique* (265e).

Dans le contexte de la *République*, l'âne et le cheval correspondent mieux à ce que Platon veut signifier : l'âne est bête et borné et même une réincarnation probable de ceux qui vécurent dominés par leurs désirs<sup>16</sup>. Le cheval, lui, est associé essentiellement à la guerre, au courage et surtout à la fierté, parfois à l'orgueil<sup>17</sup>. Il serait, affirme-t-il, absurde de le confondre avec l'âne, et de les « mettre dans le même sac », comme le fait, selon Platon, l'orateur ignorant<sup>18</sup>. C'est pourtant cette même confusion qu'il commet dans la *République*. Les mules que Platon ignore sont, elles, traditionnellement décrites en termes positifs, à la fois modestes et obéissantes, associées à l'endurance et à la force au travail et ce, depuis Homère qui leur donnait l'épithète de *ταλαεργοί*<sup>19</sup>. La mention d'autres équidés, plus adaptés dans l'imaginaire collectif au développement de la *République*, ne semble donc pas de nature à récuser la possibilité d'une allusion ou d'une réminiscence humoristique de l'histoire des mules du Parthénon qui illustre parfaitement par les faits – ou par la légende – les excès d'une cité « ivre de liberté » (562d). Platon n'introduit-il d'ailleurs pas son développement, en précisant à propos de cette liberté des bêtes, que « personne ne le croirait sans en avoir eu l'expérience » (563c5 : *οὐκ ἄν τις πείθοιτο ἄπειρος*)?

Ce que Plutarque présentera comme un grand signe d'humanité, de la « philanthropie » des Athéniens – le traitement des animaux par les hommes étant pour lui le reflet de leur degré d'humanité –, ou qu'Élien interprétera par un anthropomorphisme surprenant (la mule est comme un vieil ouvrier), Platon n'y ferait allusion que comme un symptôme de décadence d'une démocratie devenue folle, au point de voter la liberté des bêtes et, par décret, d'en nourrir certaines comme si elles étaient au Prytanée, lors même qu'elle préféra condamner à mort son maître Socrate plutôt que de lui accorder un traitement similaire<sup>20</sup>.

Universidad Panamericana, Facultad de Filosofía  
Augusto Rodin 498, Ciudad de México, 03920 México

David LÉVYSTONE

<sup>16</sup> *Théétète* 146a et *Phédon* 81e ; cf. *Lois* 701d sur le proverbe « à tomber d'un âne ».

<sup>17</sup> Voir J. FRÈRE, « Les Métaphores animales de la vaillance dans l'œuvre de Platon », dans J.-L. LABARRIÈRE, B. CASSIN (éds.) et G. ROMÉYER-DHERBEY (dir.), *o.c.* (n. 8), p. 423-434, particulièrement p. 431-433.

<sup>18</sup> *Phèdre* 260b-c. Comparer ANTISTHÈNE *SSR* VA 72 *supra* n. 7.

<sup>19</sup> HOMÈRE, *Odyssée* XXI, 23. Sur le mulet dans la culture grecque, voir C. CHANDEZON, « "Il est le fils de l'âne ..." Remarques sur les mulets dans le monde grec », dans A. GARDEISEN (éd.), *Les équidés dans le monde méditerranéen antique* (Actes du colloque organisé par l'École française d'Athènes, le Centre Camille Jullian et l'UMR 5140, Athènes 26-28 novembre 2003), Lattes, 2005, p. 207-217.

<sup>20</sup> L'expression *ἀφέτους νέμεσθαι* n'est pas neutre : elle s'applique aux animaux sacrés mais c'est surtout une image que Platon utilise à diverses reprises, notamment dans la *République* (498c) pour désigner les hommes âgés qui, ayant bien servi la cité, peuvent alors se consacrer alors entièrement à la philosophie ; cf. *Lois* 635a ; *Protagoras* 320a ; et littéralement à propos des taureaux de Poséidon : *Criton* 119d.

## › Articles – Artikels

---

- **Filip DE DECKER**, The Use and Absence of the Augment in the Forms ἔθηκ(ε)(ν) and θῆκ(ε)(ν) in the *Odyssey* . . . . . 1
- **Fernando PÉREZ LAMBÁS**, Rasgos culturales y presencia de Zeus en *Traquinias* de Sófocles . . . . . 33
- **Juan Luis LÓPEZ CRUCES**, Deux Hésiodes opposés dans l'*Antiope* d'Euripide . . . . . 53
- **Alain BLANCHARD**, Tragique et optimisme en politique : l'exemple du *Dyscolos* de Ménandre . . . . . 71
- **Maria P. CHRISTODOULOU**, Fables in Epigrams of the *Greek Anthology* . . . . . 81
- **Samuel DUVIVIER**, La datation de la réforme calendaire d'Asie . . . . . 103
- **Luis UNCETA GÓMEZ**, Indexicalidad y cortesía en latín: el caso de las cartas de Claudio Terenciano . . . . . 135
- **Vasileios PAPPAS**, Generic Interplay and Callimachean Theory in Claudian's *De raptu Proserpinae* II, 277-306 . . . . . 157

## › Mélanges – Miscellanea – Short Notes

---

- **Marco GEMIN**, Asseverazioni di verità nell'*Oresteia* . . . . . 173
- **David LÉVYSTONE**, Les mules du Parthénon et la liberté en démocratie. Note sur la *République* de Platon VIII, 563c7-d1 . . . . . 177

## › Comptes rendus – Recensies – Book Reviews . . . . . 185

---

## › Résumés d'auteurs – Samenvattingen – Abstracts . . . . . 385

---

- **Table des matières – Inhoudstafel – Table of Contents** . . . . . 389